Le Français tenait le traître serré à la gorge.... (Page 178.)

GABRIELLE PETIT.

— Oh, bon Dieu, avec ces sales Boches on est toujours ennuyé, mais cela ne fait rien, pourvu qu'on ne sache rien prouver.

— Au revoir, patronne, merci beaucoup pour votre amabilité et portez-vous bien.

— Que Dieu vous protège !

La petite troupe partit et se remit en route. Ils ne se séparèrent point en attendant d'être sur la grand'route.

Gabrielle continua de parler de l'espion et conseilla à ses compagnons d'être très attentifs.

Au même moment, l'un d'entre eux fit un bond de côté. On entendit un cri de détresse.... Une voix gémit,... puis le silence se fit.

Le Français tenait le traître serré à la gorge et manquait de l'étrangler.

— Voilà le traître, dit Gabrielle.

— Alors, son sort est clair ?

— Que voulez-vous dire ?

— Mais, l'expédier dans l'autre monde, quoi ! fit l'autre d'un air étonné. Il le mérite bien !

— Non, non.... Certainement qu'il le mérite. Mais si vous le tuiez, toute la commune serait rendue responsable de sa mort. Voilà le régime de l'occupant.

— Que faire sinon ? Si nous le relâchons, il nous trahira !

Gabrielle le comprit également. Mais quand même... un meurtre.... Non, ses sentiments se révoltèrent à l'idée du crime.

— Lâche, traître, dit-elle, s'adressant à l'homme à moitié mort de frayeur, trahir ainsi vos propres compatriotes !

— Mais qu'ai-je fait ? gémit le prisonnier. Je me rendais à la ville ! Je suis un Belge comme vous !

— Un Belge, oui, malheureusement, mais pas comme nous ! Vous êtes un traître, un Judas ! Fouillez-le donc.

Ce fut bientôt fait. L'endroit était désert et en un clin d'œil on sortit de la poche de l'individu une liste comprenant plusieurs noms, et d'autres papiers, prouvant clairement qu'il était au service de l'ennemi.

— Osez-vous encore nier ? demanda la jeune fille.

L'homme se tût anxieusement ; il était tout abattu.

Gabrielle prit la liste et lut les noms :

« Doivent être arrêtés », portait l'entête, puis vinrent les noms et prénoms de huit personnes habitant les environs.

— Est-ce que ces personnes ont déjà été livrées ?

— Oh, non,... je vous le jure.

— Ne jurez pas, lâche que vous êtes ! Nous allons le vérifier. Votre vie est entre mes mains. Un ordre et....

— Il est mort ! assurèrent les soldats français. Ma foi, si cela dépendait de nous....

— Il y a un moment qu'il serait zigouillé ! dit l'un d'eux.

— Et comment donc ! dit un autre.

— Grâce, faites-moi grâce, gémit l'homme qui décidément n'était pas un héros, je détruirai la liste....

— Pour en faire une nouvelle sans doute ! Non, mon vieux, pas de blagues ! dit son gardien. Je ne te lâche pas, crains rien !

Gabrielle réfléchit un moment.

— Ecoutez, mes amis, dit-elle, nous pouvons faire une bonne œuvre ici. Il s'agit de prévenir ces pauvres gens. Je vois ici le nom et l'adresse d'un civil de ce village. Je vais aller le prévenir. Pendant ce temps-là, gardez notre homme. Entrez dans ce bois et restez-y jusqu'à ce que je revienne.

— Ne vous en faites pas; je le tiens et je ne le lâche plus pour tout l'or du monde !

— Je reviendrai aussi vite que possible. Combien y a-t-il d'ici au village ? demanda-t-elle au prisonnier.

— Dix minutes....

— Pas de mensonges, n'est-ce pas ?

— Ma parole d'honneur !

— Votre honneur ! Vous en avez de bonnes !... Donc dix minutes ?

— Tout au plus.

— Et où reste cet homme ?

Elle lui indiqua sur la liste le nom qui figurait en tête.

— Près de l'église,... dans une auberge; il y loge en ce moment. Demandez seulement après M. François.

— Vous ne mentez pas, n'est-ce pas ? Songez bien que vous êtes en notre pouvoir, cette fois.

— Je vous ai dit la vérité. Mais, Madame,... quand vous serez partie ?...

— N'ayez pas peur; ils ne vous tueront pas. Mais j'exige la vérité. Je dois donc demander après M. François ? Réfléchissez une dernière fois.

— Oui, monsieur François.

— Et cela est le premier ?

— Oui.... Oh, vous verrez que je dis la vérité. Mais ordonnez à ces hommes qu'ils me laissent en paix quand vous serez partie.

— Oh, ils peuvent vous donner quelques coups,... mais ils ne vous tueront pas.

Gabrielle partit d'un pas alerte. Le village était encore plongé dans le silence du grand matin. Elle trouva aisément l'auberge. On y était déjà levé et dans la salle une petite lumière brûlait.

Gabrielle entra résolument.

Un homme était installé à une petite table et mangeait. Il dévisagea la visiteuse avec un étonnement non dissimulé.

— Vous n'avez pas dormi tard ! dit-il.

— Non.... Je dois parler à Monsieur François.

Un instant l'homme parût perdre contenance.

— Monsieur François.... Qui est cela ?

— Vous le saurez mieux que moi !

— Il n'y a pas de François ici !

— Monsieur Lemire alors, si vous aimez mieux ! reprit Gabrielle, répétant le nom marqué en tête de la liste.

L'homme se leva et d'un ton bref il dit :

— Venez !

Il précéda Gabrielle dans une petite chambrette, emportant la lampe.

L'expression empreinte sur son visage n'était pas rassurante, mais Gabrielle n'en était pas intimidée.

— Tiens, tiens; vous savez donc que Lemire se nomme aussi François ? reprit-il. Eh bien, je payerai d'audace : François, c'est moi !

— Excellent !

— Ne riez pas trop vite ! Vous êtes entrée ici, mais si vous ne me donnez pas des explications entièrement satisfaisantes, vous n'en sortirez plus !

Et l'homme se plaça devant la porte.

— Quant à cela, je ne suis pas inquiète, répondit Gabrielle.

— Comment savez-vous que je suis François ? Peu, très peu de gens savent ce nom. Maintenant, il me faut des explications, et sur le champ, car je n'ignore pas que les Boches ont à leur service toute une bande de femmes dévoyées et perdues !

— Peu de gens connaissent votre nom d'emprunt, dites-vous ?

— Deux ou trois personnes !

— Mais si ce n'eut été qu'une circonstance imprévue m'eut

mis en rapport avec un traître, les Allemands auraient bientôt connu votre nom et seraient venus vous arrêter ce soir même !

L'homme blêmit.

— Je ne suis pas une femme qui sert les Boches; au contraire, je les combats, et j'ai un espion en mon pouvoir.

— Vous? Vous avez un espion allemand dans votre pouvoir?

— Oui.... Un type grand, long, très maigre, qui travaille pour les Boches de Nivelles.

— Ledoi?

— Vous le verrez tout à l'heure. Cet homme avait une liste en poche.

François laissa échapper un juron.

— Tout mon service est trahi, dit-il avec effroi.

— Peut-être n'y a-t-il encore rien de perdu, car l'homme est entre mes mains, vous dis-je !

— Où cela donc?

— A dix minutes d'ici; mes amis le surveillent.

— Il faut qu'il y passe !

— Je vous le cède volontiers,... mais n'agissez pas sous l'empire de la colère. N'oubliez pas que les Allemands peuvent se venger de lui sur beaucoup de civils innocents. Ecoutez-moi,... je dois continuer mon voyage et c'est par le plus grand des hasards que je suis à même de vous rendre ce service.

— Oh, Madame, pardonnez-moi le mauvais accueil que je vous fis ! Vous m'avez sauvé la vie, car si j'étais tombé entre leurs mains, j'étais collé au mur !

— Eh bien, vous avertirez donc les autres !

— Evidemment.... Voulez-vous attendre un instant ? Un de mes amis est également ici. Nous logeons dans cette auberge, mais l'aubergiste ne sait pas de quoi nous nous occupons. Ne parlez donc de rien.

Gabrielle resta seule un moment. Elle se dit qu'elle avait commis une fière imprudence en demandant après M. François à cet inconnu, puisque l'aubergiste était absolument ignorant de l'affaire. Si c'eut été lui qui l'eut reçue ! La chose aurait été éventée. Mais elle avait dû agir si précipitamment. Heureusement, elle eut la chance de s'adresser à M. François en personne.

Elle en était là de ses réflexions, lorsque François revint dans la petite chambre, accompagné de son camarade.

— Madame, dit-il, voulons-nous nous rendre immédiatement auprès de votre prisonnier ? Nous pourrions nous arranger en cours de route.

— C'est parfait.

Ils quittèrent l'auberge. Dans la cuisine il n'y avait que la servante, qui paraissait habituée à ces entrées et sorties constantes. Elle avait jeté un coup d'œil au moment où nos voyageurs avaient quitté l'auberge, mais ce fut tout l'intérêt qu'elle manifesta pour eux. Elle se dit, en bonne paysanne pratique, qu'il valait mieux ne s'occuper de rien, de sorte qu'on n'ait à rendre aucun compte. Il se passait tant de choses maintenant : fuites, fraudes, transports de lettres, espionnage ! S'il fallait prendre garde à tout cela, on en aurait pour toute la journée.

Nos trois connaissances furent bientôt hors du village.

— Oui, ce Ledoi sait tout, reprit François. Je me méfiais bien de lui, mais je ne savais pas que c'était un traître !

— Je dois continuer mon voyage, reprit Gabrielle. Je vous abandonne donc le prisonnier. Il faut le garder en sûreté jusqu'à ce que tous les menacés soient prévenus. Je vous laisse ces soins, n'est-ce pas ? J'ai fait ce que j'ai pu.

— Oh, vous nous avez sauvé la vie, et nous ne pouvons vous être assez reconnaissants.

— Allons, allons, entre compatriotes il faut s'aider.

— Vous « travaillez » donc également pour notre cause ?

— Je suis une simple jeune fille, et la liste, que je vous ai transmise, prouve une fois de plus que l'on ne peut jamais être assez prudent.

Les hommes comprirent et n'insistèrent pas.

Ils atteignirent le petit bois.

— Surtout ne commettez pas de meurtre ! dit encore Gabrielle. Menacez le Judas et mettez-vous en sûreté.

— Non, non. Nous ne le tuerons pas, affirma François, mais il lança un regard éloquent à son ami, qui comprit, mais ne dit rien, voulant ménager la jeune fille.

Tout à coup, le traître Ledoi reconnut les deux hommes qu'il avait voulu trahir, et il se mit à trembler de tous ses membres.

— Ah, c'est bien lui ! s'écria François en le dévisageant. Je ne pouvais le croire d'abord !

Et il lui asséna un bon coup de pied.

— De grâce, épargnez-moi ! supplia le prisonnier. Je n'ai encore rien dit et je vous jure que je ne le ferai pas.

— Vous étiez cependant en route pour Nivelles ! Ou est-ce que vous osez encore le nier ?

— Je le regrette tant !

Et l'homme s'épuisa dans toutes sortes de considérations et de protestations.

Gabrielle voulut continuer son voyage aussi vite que possible. Elle prit donc congé des deux bons patriotes qu'elle venait de sauver d'une mort certaine. Elle n'avait plus de craintes pour leur sort, car elle était certaine que l'œuvre de trahison était annihilée. Une dernière fois, cependant, elle pressa les deux hommes de ne pas se livrer à un acte irréfléchi, puis la petite troupe se remit en route.

Quand les Français et leur vaillante conductrice se furent éloignés, François s'adressa au traître, couché par terre, et lui dit d'une voix sombre :

— Nous te donnons cinq minutes pour recommander ton âme à Dieu et te préparer à mourir.

— Grâce, grâce, supplia-t-il, laissez-moi la vie ! Jamais plus je ne recommencerai; je me repents du fond de mon âme de mon intention criminelle. Ayez pitié !

— Nous ne pouvons avoir pitié, reprit François; si nous te lâchons, toute notre organisation est perdue. Nous devrons fuir et

serons peut-être pris quand même, et Dieu sait qui tu livrerais encore à nos ennemis.

François lui-même était visiblement ému. Il était tout pâle et tremblait à l'idée de la terrible responsabilité qui pèsait sur ses épaules. Que faire, mon Dieu ?

— Allons, dit-il à haute voix, pour s'encourager lui-même, nous n'allons pas perdre notre temps.... C'est la guerre.... Cependant, je n'aime pas de tuer quelqu'un !

— Moi non plus, répondit son camarade, mais c'est la guerre....

— Et crois-tu que nos soldats, au front, aiment de tuer ?... C'est la guerre....

— C'est vrai,... mais, peut-être....

— Tu hésites ?

— La dame nous a recommandé d'être cléments.

— C'est parce qu'elle est femme....

— Oui, mais quelle femme !

— Ah, en v à une qui mérite de l'admiration ! La façon dont elle a agi, son énergie, son sang-froid, sont fantastiques.... Je n'en reviens pas ! Mais, malgré tout cela, ce n'est qu'une femme, et du fait, facilement impressionnable, charitable même pour des criminels tels que celui-ci. Si nous l'épargnons, nous risquons notre vie et celle des autres....

— C'est bien vrai....

— Sans cette femme, nous serions tous perdus à cette heure....

— Tout cela est vrai, mais cependant....

— Quoi donc ! Tu voudrais que je le fasse, n'est-ce pas ?

— Franchement, oui. Je n'en ai pas le courage....

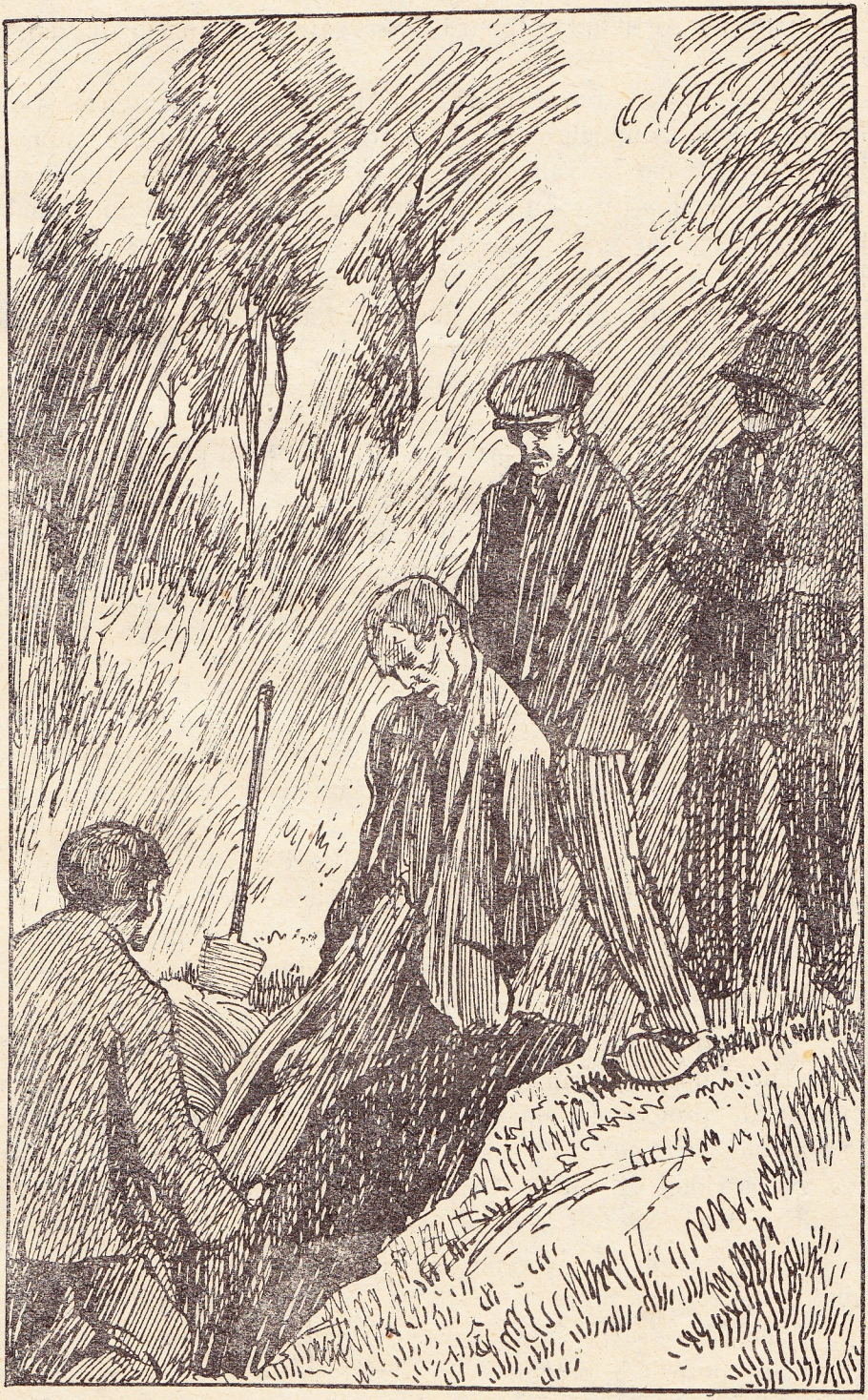
— Soit, c'est bien.... Je n'écoute pas mon cœur, mais bien ma raison.... C'est une nécessité, terrible sans doute, mais indiscutable.

Ledoi entendit que son sort était réglé. Il gémit de plus en plus fort, tâchant d'ébranler ses juges. Il essaya de se redresser, levant ses mains liées, pour implorer la pitié.

— Oh, mes amis, dit-il d'une voix étranglée par la peur, ayez pitié de moi.... J'ai une femme et des enfants.... J'ai été séduit et je fis mal, je le sais, je m'en repents sincèrement !... Grâce, grâce, ne me tuez pas.... Je jure que je changerai ma vie !...

— Entends-tu cela ? demanda le camarade de François.

— Oui, je l'entends. Mais que valent les serments d'un traître ? Si les Allemands étaient là, il parlerait autrement.... Allez, retourne-toi,... ne regarde pas.



A trois, ils transportèrent le mort.... (Page 189.)

François sortit un poignard de sa gaine; la lame brilla dans sa main.

— C'est à contre-cœur, dit-il d'une voix tremblante, mais c'est la seule issue. Combien de braves patriotes seraient encore emprisonnés et fusillés par la trahison de cet homme, si nous le relâchions? Tourne-toi seulement... ou va chercher une bêche.... Raymond habite tout près d'ici, vas-y, tu peux tout lui dire, car lui aussi se trouve sur la liste funeste, lui aussi était voué au peloton d'exécution....

— Une bêche, une bêche? demanda l'autre d'une voix étranglée.

— Mais oui, nous devrons bien l'enterrer..... Les Boches ne peuvent pas trouver le cadavre de leur serviteur. Allons, vas-y, quand tu reviendras, tout sera fait....

— Oui, j'irai. Tu ne m'en veux pas si je te laisse seul?

— Mais non. Mais songe donc ce que ta femme et tes trois petits enfants souffriraient si tu étais collé au mur, quelles larmes ils verseraient, quelle douleur ils éprouveraient quand ils viendraient te dire adieu, quelques heures avant ta mort, adieu... pour toujours, pour l'éternité! Allons, pars....

— Pitié, gémit le prisonnier dont le dernier espoir s'évanouit en voyant le moins décidé des deux s'en aller. Grâce, pour ma femme et mes enfants!... Ne me tuez pas,... je travaillerai pour votre service.... Donnez-moi le temps et l'occasion pour vous prouver que je suis changé!...

La peur se lisait dans ses yeux hagards, son visage était contracté, son corps était ébranlé par des secousses nerveuses. Il se tordit les mains pour se libérer, pour défendre sa vie. Tout fut inutile; les liens lui entraient dans la chair et il retomba sur le sol, épuisé par l'effort. A ce moment, il était hideux à voir.

— C'est trop tard maintenant; rien ne sert de gémir, dit François. Dieu m'est témoin que ce n'est pas par vengeance, mais par mesure de protection pour les autres et de légitime défense pour moi-même. Si je ne te tue pas, tu nous feras tuer; tu travailles contre tes compatriotes et contre l'armée.... Je dois le faire.

Une deuxième fois la lame brilla d'un éclat sinistre....

— Non, non! Je ne veux pas mourir. A moi! A moi, à l'assassin! cria Ledoi de toutes ses forces. Au secours, on me tue!

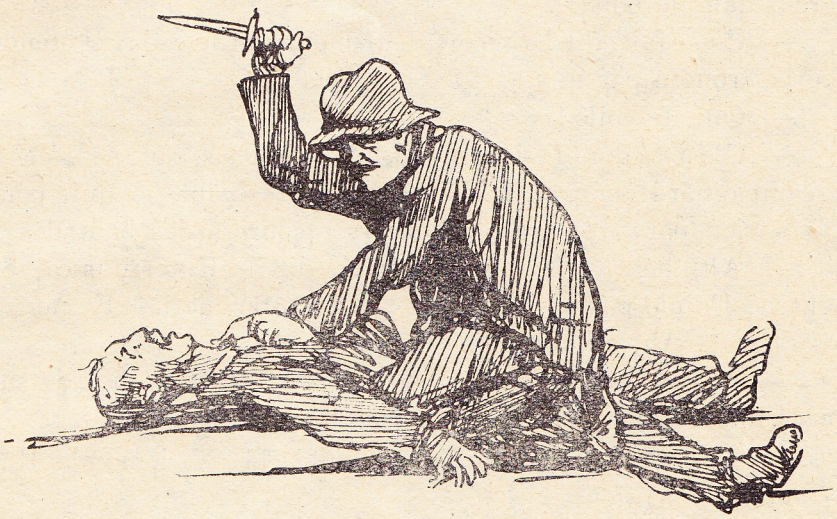
C'eut été son arrêt de mort s'il n'eut pas déjà été prononcé. François comprit le danger de ces cris; on ne pouvait les voir de la route, mais on pourrait les entendre.

Le poignard se leva...,

— Dieu me pardonne ce meurtre.... C'est pour la Patrie, murmura François.

— Non, non,... pour l'amour de Dieu.... Oh, ma femme....

Ledoi se débattait de toute la force que donne le désespoir, tandis que François lui mettait un genou sur la poitrine.... Un éclair,... le poignard descendit et, d'une main mal assurée, se plongea dans le cœur du traître, étranglant un dernier cri dans sa gorge.



Le sang jaillit en flots, inondant les vêtements du moribond. Son corps fit encore quelques soubresauts nerveux, quand un deuxième coup vint mettre fin à sa vie. François avait voulu lui épargner la torture de l'agonie.... Il se releva, chancelant, éperdu, aveuglé. Il se heurta à un arbre, se retourna et jeta un regard sur le traître.

Puis, il ferma les yeux, s'appuyant contre un tronc d'arbre. Il était livide. Ensuite, marchant comme un homme ivre, il se fraya un chemin à travers les bois et gagna la route. Elle était déserte. Un soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine.

— Pas de témoins, murmura-t-il. Personne ne doit le savoir.... Si jamais on le découvrirait, ce serait ma mort, même si le Boche n'aurait aucune preuve contre moi. Allons, je ne puis être faible.... J'ai agi en soldat.... Il le faillait,... oui, il le faillait.

Il grelottait et claquait des dents, en proie à une violente crise de nerfs.

C'était la réaction.

— Ah, soupirait-il, si seulement mes camarades arrivaient ! Si

seulement on pouvait l'enterrer tout de suite. Tout serait fini.... Oh, ce fut cruel, terrible, mais il n'y avait d'autre solution.

Après quelques instants, il perçut du bruit. Effrayé, il regarda et vit deux hommes sur la route, venant de ce côté.... Qui étaient-ce ?

— Du monde ! Non, c'est Raymond, qui n'a pas voulu se soustraire.

Les deux hommes l'eurent bientôt rejoint et, ensemble, ils rentrèrent dans le bois.

— C'est fait, dit François, leur montrant le cadavre étendu dans l'herbe, rougie par le sang.

— Oui, le voilà !

— C'est Ledoi, dit Raymond, un rude gars, qui, sous des dehors de campagnard endurci, cachait un cœur sensible et qui, pour n'en laisser rien paraître, avait volontiers recours à des boutades.

— Ah, hein, il l'a bien mérité, dit-il. Enterrons-ça, et vivement.... J'aime pas voir ce mort qui se promène là ! Et puis, il y a des Boches. Ah, s'ils le savaient !...

— Travaillez, vous deux, si vous voulez bien; moi, je suis trop sous l'impression, je ne ferai rien de bon, dit François.

— Ah, c'est pas drôle, sans doute, hein ? demanda Raymond de son air gouailleur.

— C'était terrible, répondit François d'une voix sourde. Il n'y avait pas à hésiter et je ne le regrette pas, mais ça m'a pris....

— Je comprends ça, dit l'autre. Allons-y, on va l'expédier.

— Oh oui, tâchez que ce soit vite fait.

— On devrait une fois nous surprendre..., intervint l'ami de François, qui, lui aussi, paraissait plus mort que vif.

— Je vais monter la garde sur la route, reprit François. Pendant ce temps, faites-lui une tombe.

— Ça va, ça va, dit Raymond, plus ému qu'il ne l'eut voulu.

François repartit et pendant qu'il retourna à l'endroit, d'où il avait guetté l'arrivée de ses camarades, il récita une prière pour l'âme de celui qu'il venait de tuer, entre-coupant les paroles sacrées de toutes sortes de réflexions, faites à mi-voix :

— Pourquoi devait-il trahir notre sainte cause ? dit-il. Pourquoi nous vendre à l'ennemi, tandis que nos hommes versent leur sang au front, à cause de ces mêmes Boches dont il reçut les deniers de Judas ?

Les autres, cependant, creusaient de toutes leurs forces et la fosse fut bientôt prête. Quand tout fut achevé, ils appelèrent François.

— Est-ce fini ? dit-il en regardant le trou béant.

— Allons, déménageons ce copain-là ; je ne lui en veux plus maintenant, dit Raymond.

— Non, non, pas encore. Ce n'est pas assez profond, reprit François.

— Comment cela ?

— Il faut l'enterrer bien plus profond que cela. Un chien policier découvrirait le mort, et quand les Allemands ne le verront plus, ils se mettront à sa recherche. Laissez-moi faire.

Et, s'emparant d'une des bêches, il se mit furieusement à creuser, rejetant les pelletées de terre avec une rage sauvage.

— Mais cela suffit ! s'écria Raymond.

— Non, non, bien plus encore.... On ne peut pas le trouver.

La sueur perlait sur son front et toujours il creusait davantage. On eut dit qu'il voulait enterrer l'action et non le mort. Finalement, brisé par l'effort et par la fièvre, il s'arrêta. Ses amis durent le hisser hors du trou.

Tout à coup, ils entendirent des aboiements.

— Juste ciel, quelqu'un vient ! souffla François.

— Ssst, taisez-vous et ne bougez pas, dit Raymond, je vais aller voir.

Il se faufila à travers le bois, pendant que ses camarades restaient figés sur place, plus morts que vifs. Son absence leur sembla une éternité.

Raymond, cependant, fut vite revenu.

— C'est rien, dit-il, fausse alerte. Ce n'était qu'une femme se rendant au village. Elle était accompagnée d'un chien, qui nous a peut-être flairés, mais il est parti avec la femme. Finissons-en maintenant.

— Mais est-ce que la fosse serait assez profonde ? demanda encore François.

— Mais naturellement.... Où donc est ta tête, mon vieux ? Viens, aide-nous !

A trois, ils transportèrent le mort et le laissèrent glisser dans la fosse. François détourna les yeux : il ne pouvait soutenir la vue du cadavre.

Le corps n'était pas bien droit, la tête reposait contre la paroi du trou.

— Ce n'est pas assez profond, gémit François.

Raymond poussa le corps de sa bêche et la tête retomba à plat.

— Le v'là installé pour de bon, dit-il. Maintenant, la couverture.

Malgré son dégoût, François s'empara de l'autre bêche et se mit à remplir la fosse avec autant de hâte fébrile qu'il en avait mis d'abord à approfondir le trou. Il ne s'arrêta que lorsque le corps fut entièrement recouvert. Alors il se laissa choir sur le sol, pleurant à chaudes larmes.

Ses camarades reprirent la besogne, qui avançait rapidement. A chaque instant, ils piétinèrent la terre de leurs bottes, afin d'y faire rentrer tout le remblai. Au bout d'un quart d'heure, tout était fini.

— Maintenant des feuilles. Jetez-y des feuilles, recouvrez tout, dit François.

Ils obéirent encore et, quelques instants plus tard, rien ne rappela plus le terrible drame qui s'était déroulé sur cette place. Tout présentait un aspect absolument normal, plus rien ne revêtait la présence du cadavre du traître. Même le sol imprégné de son sang avait été raclé et recouvert d'une nouvelle couche de feuilles.

Seul le poignard était encore là. Raymond ramassa l'arme, la nettoya, la remit dans son fourreau et tendit le tout à François, disant :

— Reprends ton arme.

— Non, je n'en veux plus, dit celui-ci, écartant le poignard d'un geste de dégoût.

— Allons, pas d'enfantillages, reprit Raymond, tu n'as pas commis de crime, voyons ! Tu as simplement accompli un acte de légitime défense en envoyant cette vilaine âme de traître, plus vile encore que les Boches eux-mêmes, dans l'éternité. Pourquoi t'en faire pour cet individu ?

— Je sais bien,... je ne regrette rien,... il le fallait, oui, évidemment. Mais tu ne te représentes pas, tu ne peux savoir ce que c'est que de tuer, que d'ôter la vie, sentir un homme se tordre sous les convulsions de la mort. On parle si légèrement de ces choses-là, pendre quelqu'un, le fusiller, mais le faire, exécuter cette sentence.... Non, jamais je n'aurais crû que ce fut si terrible.... Et c'est pourquoi je ne veux plus ce poignard.

— Bah, je le garde alors. On ne sait jamais, il peut venir à point.

Et, précieusement, il attacha l'arme à sa ceinture, sous son veston.

François regarda ses mains; elles mbm bmbmb mbmb mbmbmm glacé d'épouvante en voyant une tache de sang sur son pantalon.

— Ah, mais ! Regardez, cette tache....

— C'est du sang....

— ... du sang de Ledoi, du tué....

— Il faut brûler tes culottes, mon vieux ! Tu seras quitte à en acheter d'autres. Viens, rentrons chez moi. Les enfants dorment encore et ma femme peut tout savoir; elle sait de quoi je m'occupe.

— Se taira-t-elle ?

— Que crois-tu donc ? T'imagines-tu qu'elle trahirait son propre mari ?

— Pas sciemment, mais....

— Et pas par bavardage ; elle est muette comme une carpe ; n'ayes pas peur, viens.

Et s'adressant à l'ami de François, il ajouta :

— Alors, on y va ?

— Je vous suis, répondit celui-ci, qui se tenait à l'écart, livré également à de sombres réflexions.

Voyant cela, Raymond se promit d'en remontrer à tous en parlant aussi légèrement que possible de cette histoire que lui-même aussi trouva cependant bien lugubre.

Avant de quitter ces lieux funèbres, où il avait vécu de si terribles moments, François jeta encore un regard sur la place où était enterré l'espion, traître à sa patrie.

— Mais enfin, dit Raymond, tu y tiens à ton mort ! Laisse-le au moins dormir en repos.

— Ne blague pas, Raymond; pour tout l'or du monde je ne voudrais pas revivre cette heure.

— Il ne le faut pas, François, il ne le faut pas, consola l'autre; mais, enfin, pense un peu à la douleur de ta femme ou de tes enfants, ou de la mienne et de mes pauvres gosses, si un de nous deux eut été placé devant le peloton d'exécution, avec douze canons de fusil dirigés sur la poitrine, et que l'on vienne dire à nos épouses : voilà la tombe de ton mari, nous l'avons tué parce qu'un de vos voisins, un Belge, Ledoi, est venu nous prévenir qu'il travaillait pour sa Patrie !

— C'est bien le raisonnement que j'ai tenu moi-même à notre ami, qui, lui aussi, intercédait en faveur du traître, tout comme la jeune fille qui est venue m'avertir ; mais j'espère ne plus devoir vivre une heure pareille à celle-ci....

Les trois amis quittèrent le bois et se rendirent à une petite

ferme. d'une apparence bien coquette; la fumée s'échappait paisiblement de la cheminée, dominant la toiture aux tuiles rouges et fraîches.

Ils arrivèrent par la basse-cour qui s'étendait derrière la maison. Par mesure de prudence, Raymond pria ses camarades d'attendre un instant.

— Il vaut mieux que j'aille voir d'abord si les enfants ne sont pas encore réveillés.

Il fut bientôt de retour et invita ses amis à le suivre.

— Tout est en ordre, dit-il. Venez seulement.

Dans la cuisine, où ils entrèrent, une jeune femme coupait des tartines, pendant que l'eau chantait dans la bouilloire. Cet intérieur paisible et cette simple vie de ménage calma François par son caractère accueillant et tranquille.

La femme de Raymond, une jeune femme toute fraîche, toute gentille, connaissait François et son camarade.

— Déjà en route, leur dit-elle gentîment, et de si grand matin ! Vous finirez par attirer l'attention des Boches et de leur chien.

— Quel chien ?

— Mais ce Ledoi, que l'on rencontre toujours partout, à toutes les heures du jour et de la nuit. Oh, les hommes, jamais vous ne serez si prudents que vos sœurs d'Eve !

A. DU JARDIN

GABRIELLE PETIT

L'HEROINE NATIONALE

L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS